

—En quoi puis-je donc vous servir, monsieur le comte ? demanda le curé.

—C'est une histoire un peu longue, reprit le voyageur ; pouvez-vous l'entendre ?

Le curé s'inclina respectueusement, et le voyageur, que nous appellerons désormais le comte, commença en ces termes.

“ Ainsi que votre évêque vous l'a écrit, monsieur le curé, je me nomme le comte de Sétubal ; je suis premier gentilhomme de la chambre de S. M. très-fidèle Jean VI, roi de Portugal ; en outre, son ambassadeur en Angleterre ; de plus, grand'croix de l'ordre du Christ, et commandeur de celui de la Tour et l'Épée.”

M. Simonet se leva, prit sur la cheminée la seconde chandelle, et se hâta de la placer sur la table à côté de l'autre, après l'avoir allumée.

“ Je ne vous fais pas l'énumération de mes qualités poursuivit le comte, pour en tirer vanité ; mais je voulais arriver à vous dire qu'on est bien malheureux quand on est tout ce que je suis, et qu'on possède la plus grande fortune de tout le Portugal, de n'avoir plus d'enfants pour vous remplacer dans vos honneurs et pour vous succéder dans vos biens.”

M. Simonet s'inclina de nouveau en signe d'assentiment.

—J'ai cependant un fils, ajouta le comte.

—C'est beaucoup, dit le curé, s'il est bon chrétien et bien portant.

—Je ne connais ni l'état de son âme ni celui de sa santé, reprit le comte d'une voix sombre ; tout ce que je sais, c'est qu'il s'est marié sans mon consentement et qu'il se cache dans votre village.

— Si c'est un coupable que vous cherchez, monsieur le comte, adressez-vous à l'autorité municipale ; quand à moi, je ne connais que des malheureux.

— Mais si c'est un pardon que j'apporte . . .

— Alors, je suis, tout à vous, monsieur le comte.

— Ecoutez-moi donc, monsieur la curé.

“ En 1814, don Diègue de Sétubal, mon fils unique, était officier supérieur dans un des régiments portugais qui envahirent le midi de la France avec l'armée anglo-espagnole, commandée par lord Wellington. Blessé à la bataille de Toulouse, il fut envoyé en convalescence à Tarbes, d'où il m'écrivit pour me demander mon consentement à un mariage tellement disproportionné, que je ne répondis à sa lettre qu'en priant son colonel de le faire repartir sans délai pour le Portugal.

“ Je fus quelques semaines sans entendre parler de cette extravagance, et je supposais que mon fils était enfin revenu à des sentiments plus dignes de sa naissance et de son éducation, quand son colonel m'écrivit pour me dire que don Diègue n'avait répondu à la communication qu'il lui avait faite en mon nom que par l'envoi de sa démission, et qu'il le supposait près de moi, car depuis il ne l'avait pas revu.